

SOL NEGRO / MILLE SOLEILS

D'un soleil l'autre

Cheveux de jais, carrure imposante, sensualité à fleur de peau : la figure d'Antonia se révèle dès les premiers plans de *Sol Negro*, premier moyen métrage de Laura Huertas Millán. En proie à des tourments internes et incapable de faire face aux mécanismes de l'addiction, Antonia est la patiente d'un centre de désintoxication où elle apprend à revivre suite à une tentative de suicide. Dans cette clinique de Colombie, son rôle s'apparente à première vue à celui de *coach* auprès de jeunes paumés qui retrouvent goût à la vie à travers des joutes hip-hop. Mais elle révèle aussi sa facette de séductrice autodestructrice, tour à tour maîtresse ou *mater dolorosa*.

Noires sont les galaxies de cette ex-cantatrice au destin contrarié et à l'identité morcelée, dont les larmes coulent comme celle d'une *drama queen* se rêvant diva. Lestée par le poids d'une vie trop lourde à assumer, Antonia contemple le champ des possibles entaché par la dépression qui l'enserme, la corsète, portant le cercueil de sa propre transcendance. A jamais inconsolable, Antonia semble vivre dans une sphère à part où scintillent encore les rêves de sa jeunesse : sur les photos de son mariage, elle apparaît encore comme une femme amoureuse, épanouie, souveraine.

Mais ce personnage fantasque, qui s'avère être la tante de la cinéaste, s'effrite lors d'une confrontation avec sa sœur. Un dialogue en clair-obscur ressassé en vase clos et des souvenirs qui refluent entre les larmes. Prélude à la résilience? Un rite chamanique en Amazonie, une nuit d'éclipse où la lune disparaît, une anecdote qui vient ronger l'os de la nostalgie... Le temps se dissout et l'émotion s'extirpe douloureusement des sables mouvants de la mémoire. La sublimation passe alors par son chant lyrique qui se déploie sur les sentiers d'un paysage crépusculaire à la Caspar Friedrich pour s'achever, dans un romantisme de la désolation, sur la scène vide d'un théâtre décati. Car c'est aussi la souffrance de ne pas avoir incarné pleinement cet alter ego qui refait surface, renvoyant à la tragédie de l'auto-aliénation. Cette « bile noire » qui coule dans les veines d'Antonia est-elle héréditaire ? Existe-t-il un atavisme de la mélancolie ?

Dans *Mille Soleils* de Mati Diop, que Laura Huertas Millán a choisi de montrer en avant-programme, c'est un scénario symétrique qui se déroule à des milliers de kilomètre de distance. La cinéaste a retrouvé la trace de Magaye Niang, l'acteur principal du film *Touki Bouki*, film mythique de la Nouvelle Vague africaine réalisé en 1973 par Djibril Diop Mambéty qui n'est autre que son oncle. Décédé prématurément en 1994, le cinéaste n'a laissé qu'un autre long-métrage derrière lui. Quarante ans plus tard, Mati Diop organise la projection du film en plein air, sur les lieux même du tournage au Sénégal et y filme des séquences identiques, au même emplacement. Rien n'a changé, Magaye est resté ce simple éleveur de zébus menant chaque jour ses bêtes à l'abattoir. Le retour de flammes est cruel pour cet élégant péon, jadis auréolé de gloire en Pierrot le Fou sénégalais.

L'impétuosité de la jeunesse a cédé la place à une mélancolie diffuse, car Magaye, prisonnier d'une destinée inaccomplie, n'a jamais cessé de courir après les fantômes obsédants du passé. Quatre décennies se sont écoulées, mais il s'évertue toujours à transfigurer son passé, à sauvegarder l'apparence de ce *glamour* à jamais fané. Deux unités temporelles se rapiècent et s'éloignent simultanément. Comment reconquérir une identité dissolue ? Peut-on reprendre le fil d'une vie remplie de promesses non tenues ? Follement épris de Anta, sa partenaire à l'écran, Magaye ne s'est jamais relevé de son départ en Europe, qui formait la scène de clôture de Touki Bouki. Un simple coup de fil à cet amour enfui, qui habite désormais en Alaska, suffit à mesurer la distance qui les sépare, au propre comme au figuré. Un ultime plan du comédien vieillissant, titubant dans une étendue de neige sans fin, ouvre une brèche onirique qui lui rétribue toute sa splendeur : celle d'un héros de western auquel on aurait confisqué le destin.

Symétriques à bien des égards, *Sol Negro* et *Mille Soleils* dessinent une topographie fantasmagorique, *terra incognita* qui s'étirerait du Sénégal à la Colombie, de l'Amazonie à l'Alaska en passant par la France des Trentes Glorieuses. Dans leurs films respectifs, les puissances de l'intime entrent subtilement en résonance avec l'imaginaire postcolonial – issu du Manifeste Anthropophage et d'un romantisme échevelé chez Laura Huertas Millán, hérité de Jean Rouch et de Frantz Fanon chez Mati Diop. Tout en participant de cette relecture ethnographique de l'auto-fiction, les deux réalisatrices s'émancipent *in fine* des conventions du documentaire pour opérer un revirement poétique, à la lisière du fantastique. Deux films en trompe l'œil, deux visions contiguës dans lesquelles la fiction vient recoudre les plaies d'un déracinement intime. De la fragmentation territoriale à la fragmentation d'identité, d'un continent à l'autre, c'est au même soleil que Magaye et Antonia se sont brûlés les ailes.

Julien Bécourt, décembre 2016.